

Pourriez-vous vous présenter brièvement, en indiquant votre nom, votre date de naissance et le lieu où vous avez grandi ?

Edouard Kneip. Je suis né le 2 octobre 1925 à Kautenbach.

Pourriez-vous brièvement présenter vos parents ?

Mon père s'appelait Jean-Pierre Kneip, et ma mère Catherine Meres. Je suis originaire de Kiischpelt.

Pourriez-vous brièvement présenter vos frères et sœurs ? Combien en aviez-vous et quelle place occupiez-vous dans la fratrie ?

Je n'avais qu'une sœur, elle gérait l'hôtel Cardinal à Spa.

Comment avez-vous vécu les célébrations du centenaire en 1939 ?

À l'époque, des lettres ont été envoyées à tout le monde dans le canton de Wiltz, et mon père, qui était bourgmestre, a reçu un courrier disant qu'il fallait organiser un événement. Autrefois, la grande place de Wiltz accueillait toujours des pièces de théâtre. C'était très connu. C'est donc là que les célébrations ont eu lieu. Que devions-nous faire ? Nous avions 4 chevaux. Le facteur de Kautenbach, un dénommé Hatz, et moi-même, ainsi qu'un de nos ouvriers agricoles et un autre villageois avons monté ces chevaux proprement vêtus. Nous étions suivis par à peu près 8 femmes vêtues de vêtements rouges, blancs et bleus fournis par la commune. Lorsque nous sommes arrivés sur la place, les gens ont applaudi. Nous formions le plus beau spectacle qui leur soit donné de voir.

Quel âge aviez-vous le 10 mai 1940, lorsque la Wehrmacht allemande a envahi le Luxembourg ? Vous souvenez-vous de ce jour ?

Oui, parfaitement. Les premières troupes sont arrivées à cheval. Il y avait une cinquantaine de chevaux. Ensuite, ils sont venus à moto. L'infanterie n'est arrivée que plus tard.

En quoi l'occupation allemande a-t-elle concrètement changé votre vie et celle de votre famille ? Par exemple, en ce qui concerne l'école et les Jeunesses hitlériennes ?

Je n'étais membre d'aucun mouvement. Je n'ai pas répondu à l'appel de rejoindre les Jeunesses hitlériennes. À l'école primaire, cela ne m'a pas posé de problème. Nous étions 6 élèves en classe, et j'étais le seul à ne pas faire partie des Jeunesses hitlériennes. Un de mes amis, le fils du chef de gare de Kautenbach, a été forcé d'y adhérer, ce qui n'a pas été mon cas.

Avez-vous constaté des changements à l'école pendant l'occupation allemande ?

À l'école, peu de choses ont changé, à ceci près que nous n'avions plus cours de français, uniquement des cours d'allemand. Plus un mot de français n'était prononcé. Idem dans les écoles secondaires.

Qu'en était-il de l'approvisionnement alimentaire ? Aviez-vous toujours suffisamment de vivres ?

Largement. Nous avons une grande ferme. Nous avons même approvisionné les autres. Nous pouvions nous le permettre, compte tenu de notre vaste exploitation. Elle totalisait plus de 100 hectares.

De nouvelles lois et règles ont-elles également vu le jour ?

Nous devions faire le salut hitlérien. Je gardais toujours délibérément les mains dans mes poches. Pas une seule fois n'ai-je levé la main. Cela n'a jamais été un problème.

Comment décririez-vous l'atmosphère entre les gens pendant l'occupation allemande ?

À Kautenbach, elle était plutôt bonne. Le village ne comptait qu'une famille assez pauvre, dont l'un des quatre fils s'est porté volontaire pour le service du travail obligatoire, plus précisément auprès de la société TODT, qui travaillait près de la Manche. Il a toujours été posté à Calais, où les Allemands tentaient de retenir les Anglais. Il était la personne la mieux payée de Kautenbach.

Comment la population se sentait-elle pendant la guerre ?

C'était uniquement ceux qui étaient fidèles aux Allemands par conviction, les autres non. Surtout les cheminots, ils n'osaient pas, sinon ils se seraient fait renvoyés chez eux. Et Kautenbach comptait beaucoup de cheminots, car la ligne vers Wiltz, celle vers Troisvierges et celle vers Ettelbruck passaient par là.

Le 30 août 1942, l'enrôlement de force a été décrété au Luxembourg. Vous souvenez-vous encore de ce jour ?

Oui. Personne n'est directement allé à l'armée. Il y a d'abord eu le service du travail obligatoire. En 1942, j'ai été affecté au service du travail obligatoire.

Mais vous n'y êtes jamais allé, n'est-ce pas ?

Non, je ne suis allé nulle part. J'avais été affecté à Rothenburg ob der Tauber – ça, je m'en souviens. Après la guerre, j'y suis allé une fois. Tant que je n'avais pas reçu l'ordre d'appel, j'avais toujours peur que quelqu'un me tire dessus. Il y avait en permanence des Allemands qui circulaient à moto. Les gens vivaient toujours un peu dans la crainte. La plupart des personnes convoquées au service du travail obligatoire y sont allées. On leur accordait parfois 8 jours de congé et elles rentraient à la maison. Et durant ce temps, elles cherchaient un emploi chez elles pour ne pas avoir à s'enrôler dans la Wehrmacht. Elles profitaient de ces 8 jours chez leurs parents pour décamper en Belgique. La plupart des habitants de l'Oesling passaient la frontière vers la Belgique à Troisvierges.

Quelle a été votre réaction lorsque vous avez reçu l'ordre de rejoindre le service du travail obligatoire ?

Mon oncle, qui habitait juste à côté de chez nous, était ingénieur en chef à l'aciérie. Il venait de Dudelange. C'était le mari de ma marraine. Il était cardiaque. Quand il était en congé, ils venaient toujours séjourner ici, dans la maison à l'arrière. Il a toujours veillé à ce que j'aie de quoi manger quand je me suis caché.

Avez-vous tout de suite su que vous alliez vous cacher ou avez-vous envisagé d'obtempérer ?

Non, je n'ai jamais songé à partir.

Vous souvenez-vous du jour où vous avez rejoint votre cachette ?

C'était un vendredi. Mon oncle, l'ingénieur, était là. Il m'a dit de m'y introduire. C'était une cavité dans une des pièces du haut. Une fois à l'intérieur, je devais m'asseoir. Je pouvais aussi m'allonger, mais pas me tenir debout. La pièce faisait environ 5 mètres sur 5. Il y avait un vieux lit. La cavité faisait peut-être 70 cm de haut. Je m'y suis engouffré et ai poussé le verrou. Personne ne pouvait m'entendre. S'ils avaient eu un chien, ils m'auraient trouvé. Mais ils n'en avaient pas.

Que faisiez-vous de vos journées dans votre cachette pour passer le temps ?

Je lisais. Mon oncle, qui me procurait tout ce dont j'avais besoin, m'apportait toujours des livres. Il m'est même arrivé d'en avoir mal aux yeux. Mon oncle est même allé chez l'oculiste, alors qu'il n'avait aucun problème, pour m'obtenir des médicaments.

Qui vous amenait à manger ?

La femme de mon oncle, ma marraine. Et nous avions une bonne à la maison. Les maisons étaient reliées entre elles par des couloirs. Le soir, quand tout le monde était parti, elle fermait d'un côté et venait m'apporter à manger. J'avais une petite lampe. Je l'utilisais pour manger, mais je ne pouvais pas m'en servir pour lire. J'étais obligé de lire en journée.

Vos parents ont été déplacés de force...

Parce que j'ai déserté. Sinon, ce ne serait pas arrivé. Quiconque refusait le service du travail obligatoire était déplacé de force.

Qu'avez-vous ressenti à l'idée que vos parents aient été déplacés pour cette raison ?

Vous pouvez facilement l'imaginer. Mais qu'aurais-je pu faire ? Je ne pouvais rien y changer. Ça a été une période difficile.

Pouvez-vous nous raconter comment s'est passé le déplacement forcé de vos parents, quand ils ont été emmenés ?

Cela a été un moment très difficile pour moi. Une voiture est venue les chercher. Ils avaient déjà fait leurs valises. Ils savaient que les Allemands allaient venir. Un bus militaire les a emmenés à la gare à Bonnevoie. C'est là qu'ils ont été placés dans les wagons et emmenés. Personne n'était emmené directement en Allemagne. Ils ont tous été embarqués dans le train. De Bonnevoie, ils ont ensuite été emmenés en Allemagne. Ils ne savaient pas où ils allaient. Mes parents étaient à Dierdorf-Wienau. Mon père était posté chez un fermier, pour lui prêter main-forte. Mon père n'était pas agriculteur. Il ne savait même pas conduire un cheval. L'homme vivait seul, sa femme était morte. Il avait un cheval. Mon père l'a un peu aidé, mais je ne sais pas à quel niveau, je n'étais pas là. Ma mère et ma sœur ont été placées dans une autre maison, dans le même village. Elles aidaient en cuisine, etc. L'entité de Dierdorf n'avait pas d'église, si bien que tout le monde devait se rendre à Wienau pour assister à la messe, ce qu'ils faisaient tous les dimanches. Mes parents ont donné mon adresse au prêtre là-bas, au cas où il leur arriverait quelque chose. Ils lui ont dit qu'ils ne savaient pas où je me trouvais. Ils ne pouvaient pas le dire. Le prêtre avait la mission de m'avertir s'il devait arriver quelque chose à mes parents. Il a noté mon nom, et quand la guerre a pris fin, je suis allé chercher le prêtre pour l'emmener à Kautenbach. Ensuite, je l'ai ramené chez lui.

J'ai eu beaucoup de chance, sinon je ne serais plus là. Nous avions une usine où nous fabriquions des tuiles pour les hauts fourneaux. Mon oncle, qui veillait sur moi, était ingénieur en chef à Dudelange. Lorsque le directeur de l'Arbed est décédé, il était censé lui succéder. Mais il n'a pas voulu à cause de ses problèmes cardiaques. C'était ma chance, car il a emménagé à Kautenbach avec ma marraine. Ils n'avaient eux-mêmes qu'un seul fils, qui était dentiste. Ils n'avaient à s'occuper de personne. Et ma marraine, la sœur de mon père, était femme au foyer, ce qui était une bonne chose pour moi. J'ai eu une chance inouïe.

Pendant l'entretien préalable, vous avez raconté qu'après avoir quitté votre cachette, vous êtes allé à l'église.

C'est à cause de ma marraine. Mon oncle n'était pas pratiquant. D'après ma marraine, un enfant de chœur lui avait dit qu'une messe se tiendrait le lendemain pour célébrer le départ des Allemands. Mon oncle m'a dit qu'il allait me donner un vieux revolver avec lequel je devrais ensuite me rendre à cette messe après qu'elle ait commencé. Il m'a dit de garder le revolver dans ma poche et de jouer de l'orgue à la sortie de la messe. J'ai un peu hésité, mais je n'aimais pas contredire mon oncle. Lorsque je suis arrivé à l'église, des gens se trouvaient devant le seuil, car il n'y avait plus de place à l'intérieur. Tous m'ont tapoté l'épaule, car ils me connaissaient. En regardant par le trou de la serrure, j'ai vu que le prêtre donnait la bénédiction pendant le Tantum Ergo et qu'il se dirigeait vers l'autel. Je suis donc entré à toute vitesse et suis immédiatement monté à la tribune. L'église était plus remplie que jamais. J'ai directement pris place devant l'orgue, et lorsque le prêtre s'est agenouillé devant l'autel, j'ai joué « D'Uelzecht ». Une chose qui m'a frappé est que seule une infime partie de l'assistance s'est mise à chanter, tous les autres pleuraient. Presque toute l'assistance était en larmes. Je n'ai jamais rien vu de tel de ma vie. Heureusement, j'avais de la voix, et je suis parvenu à me faire entendre. J'ai ensuite pris la fuite, car j'avais peur qu'il reste encore un Allemand quelque part.

Après la première libération, comment avez-vous vécu la bataille des Ardennes ?

Avant l'offensive, un médecin opérait dans le bâtiment voisin, un bistrot. Il parlait parfaitement français. Je ne parlais pas anglais, mais bien le français. Ce médecin dînait avec moi et je n'avais aucune peine à discuter avec lui, car nous parlions tous les deux français. Au début de l'offensive von Rundstedt, ça détonait de partout. Nous sommes sortis, et le médecin se trouvait sur le pont avec une grande ambulance. Quand je suis allé le voir, il m'a serré la main et m'a dit : « Prenez la poudre d'escampette ! » C'est une véritable expression française. Elle est utilisée dans le Midi. Et il a pointé vers Nocher. C'est ainsi que nous avons pris la direction de Nocher. Nous avons continué vers Grosbous, puis vers Luxembourg. Là-bas, je me suis rendu chez mon voisin Huberty, sa femme était originaire de Luxembourg. Notre ouvrier nous accompagnait avec la carriole. Il l'avait chargée avec des affaires de la maison.

Comment avez-vous vécu la libération finale en 1945 ?

J'étais heureux. Aux anges. Quand je repense à cette belle journée... Je suis revenu en vélo. Je suis passé par Luxembourg, Redange, Grosbous et Heiderscheid en direction de Dahl et Kautenbach.

Avez-vous constaté beaucoup de dégâts sur votre route ?

Oui, énormément. Surtout à Roullingen, juste avant Bastogne. Les abords de Bastogne étaient dévastés.

Comment décririez-vous votre village natal après la guerre ? Quelles étaient les conditions matérielles là-bas ?

Après la guerre, l'État a pris l'initiative d'envoyer 30 ouvriers de l'aciérie Arbed à Kautenbach pour aider les gens à réparer leurs toits. Tout était détruit. Un certain monsieur Frising, ou quelque chose comme ça, était logé chez nous. À Kautenbach, les gens ont travaillé d'arrache-pied. J'ai même une photo prise lors de la visite de la Grande-Duchesse.

Comment décririez-vous la solidarité qui régnait entre les gens pendant la reconstruction ?

À Kautenbach, il régnait un excellent esprit de solidarité.

Quelles pensées vous viennent à l'esprit lorsque vous repensez à la guerre aujourd'hui ?

J'ai la chance d'avoir un bon sommeil. Lorsque je ne dors pas bien, toute cette histoire me trotte dans la tête. J'ai trop enduré. J'ai toujours eu de la chance. Sans cela, je ne serais plus de ce monde. J'ai pris trop de risques.